L'Humanité Intégrale

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

Abonnement annuel : 5 francs (Prix unique)

2e ANNÉE. — No 9 SOMMAIRE NOVEMBRE 1897

PHALANGES INTERNATIONALES D'HARMONIE INTELLECTUELLE

L'Humanité Intégrale n'ayant pu, la dernière fois, mettre sa première page à la disposition des *Phalanges*, se fait un devoir de reproduire ici l'appel de l'initiatrice, avant de publier les premières adhésions.

L'idéal progressiste affirme de plus en plus sa marche vers l'*harmonie :* Harmonie dans l'égalité des sexes ;— Harmonie grâce aux connaissances et aux découvertes scientifiques de tous genres ; — Harmonie surtout grâce à la psychologie, qui est actuellement la science d'avant-garde, celle sur laquelle sont fixés tous les regards anxieux, celle qui tient à toutes les autres sciences, celle à laquelle enfin toutes les autres sciences tiennent.

Ce que l'humanité doit réaliser quand elle sera plus forte et plus éclairée : (l'union dans les recherches, l'expression de la lumière),— *ceux qui comprennent* doivent le commencer et s'aventurer sur une route *harmonienne,* fraternellement scientifique.

L'entente, afin de découvrir, en toute chose humaine, le vrai, le juste et le beau, ne laisse nulle place à la barbarie des querelles dites internationales, à la haine de races, de castes ou de sexes, car cette entente ne connaît ni frontières, ni titres honorifiques, ni divergence essentielle entre intelligences masculines et intelligences féminines.

Sont en voie de formation des phalanges d'harmonie intellectuelle ; autrement dit, des centres de recherches, des foyers d'idées à recueillir et à répandre, des creusets d'aspirations à tenter de réaliser.

Ce serait la *centralisation pour l'expansion* des idées et des espoirs de progrès en sociologie, en philosophié, en psychologie, en art, en science, centra-

lisation tentée par chaque phalange et répercutée de phalange en phalange et de toutes les phalanges en le monde entier, presse et opinion.

Il faut des esprits ouverts et de bonne volonté pour mener à bien cette fédération *harmonienne*, d'autant plus puissante qu'elle sera désintéressée.

Le plan est extrêmement vaste, puisque l'action doit être cosmopolite, la recherche constante, la propagande ininterrompue.

Il importe que chaque phalange soit composée d'*intellectuels* actifs, chercheurs, désintéressés. Dans la difficulté même de réunir ces *intellectuels* est l'élément de succès, donc de progrès; car le progrès, la lumière, c'est là le seul triomphe qui puisse compter en cette occurrence.

Tout intellectuel s'est créé, en général, des relations avec d'autres intellectuels, dont des chercheurs, des inventeurs, des collectionneurs d'idées; des relations aussi avec la presse.

Il s'agirait, pour chaque *phalangien-harmonien :* 1° de réunir des renseignements progressistes en le genre qui lui serait le plus familier, de communiquer ensuite ces renseignements à toutes les autres phalanges, qui les répandraient autour d'elles dans la presse et dans l'opinion. — Cela peut produire un énorme éparpillement; 2° De recueillir les renseignements et correspondances envoyés par les membres d'autres phalanges et de les propager par tous les moyens possibles.

Cela constitue un labeur qui serait un peu rude et difficile, s'il n'était attrayant, et si on ne le sentait fructueux pour l'humanité.

Plus il y aura de phalanges, mieux cela vaudra; plus il y aura de centres *harmoniens*, mieux ils projetteront au dehors le résultat de leurs travaux et de leurs recherches.

Un Congrès de l'Humanité s'organise pour 1900. Que les phalanges recherchent à son intention des documents humains, connaissances et découvertes; qu'en les répandant, elles préparent les esprits à faire, de ces grandes assises toutes nouvelles, et uniques dans l'histoire moderne, le point de départ de l'harmonie future entre les races, entre les sexes, entre les intérêts.

Aux *intellectuels* adoptant l'idée des *Phalanges*, *l'Humanité intégrale* s'offre pour recueillir les adhésions.

EUGÉNIE POTONIÉ-PIERRE.

ADHÉSIONS ET OBJECTIONS

Lisbonne, le 29 Octobre 1897.
Salitre, 336.

CHÈRE MADAME,

Je vous félicite pour l'article: *Phalanges internationales d'harmonie intellec-*

tuelle, que je viens de lire dans *l'Humanité intégrale*. Je vous applaudis et je vous approuve. C'est, en effet, dans une marche progressive vers *l'harmonie* que réside l'idéal moderne. Travaillons donc à cette fédération *harmonienne*, qui peut et doit bien être un centre de convergence pour les *intellectuels* de tous les pays. Fondons des phalanges partout. Plus il y aura de phalanges, plus il y aura de centres *harmoniens*, mieux ils projetteront, au dehors, la lumière, c'est-à-dire l'amour et l'esprit de fraternité qui caractérise tout le mouvement de nos esprits et de nos âmes.

Comptez toujours sur votre dévoué

MAGALHAÊS LIMA.

P. S.— Une longue poignée de main à M. Edmond Potonié-Pierre.

Paris, le 25 Octobre 1897.

CHER MONSIEUR ET CHÈRE MADAME,

Je m'associe de tout cœur à vos *Phalanges internationales d'Harmonie intellectuelle.*

Je vais partir bientôt pour le voyage tout autour du monde. Six mois aux Indes, six mois en Chine, Japon, Amérique. Ceci pour imprimer une vive impulsion à l'Œuvre même du *Congrès de l'Humanité.*

De près ou de loin, *je serai toujours des vôtres.*

Vous prononcez le GRAND MOT : HARMONIE.

En y pensant, en sondant son âme, on peut connaître tous les secrets de la Vie universelle, sociale, individuelle.

Je vous félicite, bien chers frère et sœur, de lever ce drapeau sublime.

Continuez, vaillants apôtres de la Paix, votre Œuvre admirable, toute de Persévérance, de Sincérité, d'*Amour vrai.*

Je crois que notre époque est propice et que les fruits prochains de vos généreux efforts vous récompenseront amplement de vos luttes passées, vous exalteront sans limites pour les futurs combats.

Pour l'HUMANITÉ donc, osons, ESPÉRONS.

A vous, très affectionnément, dans la plus grande solidarité de cœur et de pensée.

P. VITTE (AMO).

Paris, ce 6 Novembre 1897.

CHÈRE ET HONORÉE MADAME,

Je viens vous remercier de l'envoi que vous m'avez fait du n° 8 de *l'Huma-*

nité intégrale. J'ai connu et vu de près Marius George, que l'on ne pouvait connaître de près sans l'apprécier, en effet, beaucoup; mais, depuis plusieurs années déjà, je l'avais perdu de vue et sa mort me serait sans doute restée inconnue, si je n'avais pas reçu votre journal.

De vos deux articles, si bons à lire et à relire, je désirerais reprendre avec vous celui des *Phalanges internationales d'harmonie intellectuelle,* et je vous demanderais tout d'abord si plusieurs groupes actuellement existants, tels que ceux de « la Solidarité des Femmes », de « l'Avenir social », des « Universalistes du boulevard Magenta », etc., ne seraient point déjà des centres d'élaboration pouvant se transformer en « Phalanges »?

Et même, les groupes en question ne sont-ils pas déjà cela, c'est-à-dire des Phalanges internationales d'harmonie intellectuelle ou qui tendent à le devenir?

Quant au groupe de Magenta, je puis vous assurer qu'il a été créé dans ce but. J'ajouterai que notre but est aussi de parvenir tôt ou tard à constituer un groupe intellectuel et social, familial et communal ou communautaire, afin de réaliser et mettre en pratique la forme la plus parfaite qui est celle de la Communauté universelle, fondée sur la Solidarité, et, par celle-ci, marchant dans la fraternité, dans l'égalité, dans l'unité et dans la liberté !

A ce grand *but* fondamental et directeur se rattache en toute première ligne *le plan* d'un familistère universaliste à créer à Paris même ou dans ses abords immédiats, et cela le plus prochainement possible.

Sans doute, il y a de grands obstacles à surmonter, de nombreux adversaires à vaincre ou plutôt à convertir à nos idées; enfin, il y a des difficultés en apparence impossibles à aplanir ou à dissiper; mais qu'est-ce donc que tout cela pour des cœurs vaillants, droits et bien unis entre eux?

Réfléchissez, je vous prie, chers amis, à toutes ces choses. Voyez s'il n'y aurait pas là matière à grouper tous les groupes, à rallier tous les isolés, à unir dans un but commun, avec un plan parfaitement arrêté, tous les êtres intelligents et bien disposés qui sont, du reste, si nombreux en tous pays, croyez-le.

Il faut que ces choses fassent l'objet de nos réflexions et de nos pensées, et il serait aussi à propos que nous pussions en parler très à l'aise et longuement entre nous, puis avec d'autres personnes compétentes.

J'espère vous voir mercredi prochain, ou sinon le dimanche 14 Novembre, à « Magenta ».

D'ici là, je vous prie d'agréer, chers et excellents amis, mes salutations distinguées.

Aug. Vodoz.

7, rue Lehot, Asnières (Seine), le 8 Novembre 1897.

CHÈRE MADAME,

Je vous remercie d'avoir songé à m'envoyer votre article intitulé: *Phalanges internationales d'harmonie intellectuelle.*

Je l'avais déjà lu et apprécié dans *l'Humanité intégrale* de notre ami Chaigneau.

C'est une très grande et très noble idée que vous avez formulée là, et je suis persuadé que, si elle était applicable sur une vaste échelle et dans les conditions de désintéressement personnel absolu, souhaitées par vous, elle contribuerait beaucoup à activer le progrès si lent, hélas! de la civilisation.

Par malheur, elle est, ce me semble, plus théorique que pratique. En effet, dès qu'on essaiera de la réaliser, deux forces également délétères, travailleront à sa perte, chez ceux-là mêmes qui seraient bien décidés à poursuivre le même but, et ces deux forces sont: 1° la rivalité des ambitions; 2° la rivalité des doctrines.

Somme toute, je crains que l'on ne réussisse à l'appliquer que fort peu de temps et sur une échelle très mesquine, entre quelques pincées d'hommes et de femmes qui, à l'envi, chercheront à faire prévaloir l'influence de leur personnalité ou celle de leur groupe particulier.

En sorte que l'harmonie désirée se changera bien vite en une cacophonie épouvantable.

Vous savez, chère Madame, que je suis pessimiste, quoique tendant de toutes mes humbles forces à une amélioration sociale, que les gens de cœur souhaitent ardemment en France et ailleurs.

C'est pourquoi, tout en jugeant votre idée admirable en soi-même, je n'escompte point son triomphe, qui ne serait possible, à mon avis, que sous la poussée d'une abnégation universelle, au moins dans l'élite humaine de tous les pays.

Veuillez agréer, chère Madame, l'hommage de mon cordial respect.

EDMOND THIAUDIÈRE.

P. S. — Ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de votre mari.

Je noterai votre idée avec sympathie dans le numéro de *l'Arbitrage entre Nations* de Décembre, c'est-à-dire dans un mois.

Les adhésions que nous avons reçues ne sont pas encore nombreuses; mais elles sont précieuses et caractéristiques: — Une noble voix, sympathiquement écoutée de tous les travailleurs d'avant-garde dans les deux mondes, celle du directeur du *Seculo*, de Lisbonne, auteur de *l'Œuvre internationale* et

autres belles publications; — puis l'initiateur du *Congrès de l'Humanité*, qui reconnaît ainsi implicitement la nécessité de joindre la coopération intellectuelle à la fraternité de cœur; — d'autre part, un représentant d'une phalange déjà organisée, qui répond à l'appel avec empressement, comme pour donner une première sanction de réalité pratique et de consistance à l'idée d'un lien de répercussion générale entre phalanges. Enfin, l'adhésion verbale de M[me] Maria Martin, directrice du *Journal des Femmes*, accentue le ralliement de la cause féministe à l'œuvre des Phalanges d'harmonie intellectuelle.

Il n'est pas jusqu'aux objections un peu navrées de notre cordial confrère Edmond Thiaudière dont nous n'ayons à nous féliciter; car le bienveillant pessimiste nous dit tout haut ce que d'autres penseront peut-être tout bas, et il nous donne ainsi l'occasion de répondre pour dissiper les malentendus possibles.

Nous ne pensons pas que ces deux objections (1° rivalités de doctrine; 2° choc des ambitions et des personnalités) aient, en le développement des *Phalanges internationales d'harmonie intellectuelle*, occasion ni même possibilité de se produire.

C'est là une œuvre absolument *impersonnelle*, une œuvre de désintéressement, d'effort vers l'harmonie humaine. Pour que l'harmonie soit, il faut qu'aucun des éléments harmoniens ne domine le concert. Toute note a sa place, est utile sans étiquette. Les *Phalanges* ont deux choses en vue: chercher, recueillir les idées neuves ou justes, les découvertes, les progrès; et faire connaître, autour d'elles, et d'abord aux autres phalanges, ces idées et ces découvertes qui ne leur sont pas propres, afin que, de tous côtés, elles rayonnent et se propagent.

Elles doivent créer, ou du moins essayer de créer, *comme écho, et par écho propagandiste*, l'harmonie humaine dans ce qui est bon, beau et juste, et tenir, comme quantité négligeable, ce qui est mauvais, faux, bas, vil ou intéressé.

Les *Phalanges* peuvent et doivent prendre des qualifications impersonnelles ou des dénominations abstraites.

Une *Phalange* s'éclaire non-seulement pour les membres qui la composent, mais pour aider à l'éparpillement de la lumière.

Evidemment, les personnels, les ambitieux, les nonchalants, ne se feront pas *phalangiens harmoniens*. Ils seraient perdus dans le labeur commun et anonyme; mais qu'importe leur abstention? Leurs tendances obscurciraient les clartés rayonnantes.

Nous le répétons, nous ne voyons place en les *Phalanges* ni pour les rivalités de doctrines progressistes, puisqu'on aspire à les faire toutes connaître et comprendre le plus possible en un large éclectisme; ni pour le choc des ambitions, puisqu'il ne s'agit pas de la part de chacun, mais du résultat de tous.

Nous remercions encore une fois notre confrère et ami d'avoir provoqué ces éclaircissements. Qu'on ne craigne donc pas de nous présenter des observations; la nécessité d'y répondre ne pourra qu'être favorable à la limpide éclosion de l'idée.

Indépendamment des adhésions proprement dites, et à part les objections dont nous avons essayé de faire profit, l'appel des Phalanges a reçu quelques échos de sympathie que nous ne nous croyons pas, jusqu'ici, autorisés à mentionner et que nous espérons bien voir se transformer en adhésions.

N. D. L. R. — Ce qui précède est tout à fait indépendant de la Rédaction de *l'Humanité intégrale*. Les « Phalanges » étaient chez elles.

A ce sujet, il importe qu'il ne se produise pas d'équivoque. Les *Phalanges internationales d'harmonie intellectuelle* n'ont jusqu'à présent aucun organe officiel. Nous ne sommes, quant à nous, qu'une simple bonne volonté, trop heureuse de mettre quelques pages à la disposition d'une belle idée. Et cette bonne volonté n'aspire qu'à être harmoniquement sœur des autres bonnes volontés qui pourront se produire dans le même but.

Que nul ne craigne donc, en adhérant ici, de s'inféoder à telle ou telle idée spéciale. Et, pour mieux dire, afin que chacun se sente plus à l'aise, nous souhaitons qu'il se forme divers centres autonomes d'adhésion. Les rapports fraternels de ces centres seraient déjà une première réalisation de l'idée impersonnelle des phalanges.

ESSAI EXPÉRIMENTAL ET THÉORIQUE

SUR LES VIBRATIONS DIGITALES

Le lecteur n'a point oublié l'étude qui fut esquissée dans notre numéro 7 sur les photographies du Commandant Tégrad. Nous aurons occasion d'y revenir, et même d'une manière plus complète. Mais auparavant, qu'il me soit permis de présenter un essai, d'ordre relativement élémentaire, d'après quelques expériences personnelles.

Mon but premier fut de me rendre compte, par moi-même, des détails opératoires, des accidents possibles, capables de troubler l'interprétation des résultats; d'apprécier, d'après la pratique, la valeur des objections qui furent faites, et de modifier les conditions expérimentales pour retourner le phénomène sous toutes ses faces, pour voir ce qu'il en restait de constant à travers les diverses épreuves; — en un mot, je désirais pouvoir revenir sur la question sans trop d'incompétence.

Je dois déclarer que cette recherche assidue, poursuivie pendant les mois

d'Août et de Septembre, me confirma pleinement l'importance des images documentaires que nous avait communiquées le C[t] Tégrad. Peut-être sur quelques détails différerions-nous d'interprétation; mais c'est accessoire. De plus, je suis arrivé à cette conviction, que le phénomène présente plusieurs degrés, et que le type du résultat est d'autant plus constant que le degré est plus élémentaire.

Les images dont je vais parler appartiennent toutes au degré primaire; je crois qu'il est au pouvoir de tout le monde d'en obtenir de semblables. Il n'en est pas de même de celles du C[t] Tégrad.

Avant d'aller plus loin, je dois ajouter que les expériences en question ont toutes été faites avec le procédé du D[r] Gustave Lebon, récemment mis en honneur par le regretté D[r] Luys. En agissant ainsi (les doigts sur la plaque photographique — ou près de la plaque — et dans le bain révélateur), on a toujours quelque chose. J'ai essayé à sec, avec une pose très prolongée des doigts sur la plaque; mais, quand j'ai voulu ensuite développer celle-ci, de même qu'on fait pour un cliché ordinaire, rien n'est venu. J'en ai conclu (tout au moins comme hypothèse à vérifier), que les images formées par voie sèche, étant d'une obtention plus difficile, plus rare, n'étaient sans doute pas du même ordre vibratoire que celles qui se produisent dans le bain révélateur. Je suis tenté d'admettre, d'après des considérations que je ferai valoir plus loin, que si les premières dépendent rationnellement de certains rayons ultra-violets, celles-ci appartiennent plutôt au domaine de l'infra-rouge. Hérésie photographique? dira-t-on. — Non: j'ai constaté expérimentalement l'action de certains rayons infra-rouges sur les plaques baignées de révélateur. Disons plutôt que, dans le bain, la gamme de sensibilité des plaques est élargie.

De cette dernière remarque, il résulte que les documents graphiés dans ces conditions peuvent être complètement indépendants et différents de ceux, d'ordre plus rare, qui furent obtenus à sec par d'éminents expérimentateurs.

Quoiqu'il en soit, je le répète, je me suis mis à cette œuvre d'examen en éliminant toute idée préconçue, en m'armant, non pas d'une hostilité anti-scientifique, mais d'autant de rigueur que si j'avais été hostile, faisant la chasse aux illusions et aux entraînements, ne craignant pas d'infirmer, s'il le fallait, certaines assertions trop hâtives; en un mot, n'ayant qu'un but: la stricte vérité, en remontant des effets aux causes, d'après la méthode positive.

Ma première expérience fut celle-ci: Dans une cuvette en carton durci, dont le fond, muni de deux arêtes saillantes, mesurait à peine $10^{cm} \times 13$, je mis côte à côte, et se touchant par les bords, deux plaques minces de $6\ 1/2 \times 9^{cm}$, l'une gélatine en dessus, l'autre gélatine en dessous. Puis, je versai le révélateur, à base d'hydroquinone, et remuai la cuvette pour qu'il se répandit dans le fond. Trois doigts de chaque main, d'un côté sur verre, de l'autre sur gélatine, et j'attendis pendant 15 minutes. Voici quelle était l'intention de cette expé-

rience. Très en garde contre le mode opératoire décrit par *l'Eclair* du 12 Juin, d'après le Dr Luys, à cause de la pression des doigts sur la gélatine (pression que l'on peut supposer capable d'altérer la surface sensible, non-seulement sous les doigts, mais autour d'eux), je voulus, dans le même bain, dans les mêmes conditions d'ambiance et d'état personnel, obtenir et comparer deux résultats ne différant que par le dispositif des plaques. Je pensai que ce qu'il y aurait de constant dans les deux résultats serait à prendre plus particulièrement en considération, et que ce qui différerait serait à expliquer par une cause opératoire ou à réserver.

Les clichés terminés, puis transposés en images positives, voici ce que j'observai. Sur l'épreuve correspondant à la plaque dont la face sensible était en dessus (appelons-la nº 1), on distinguait des marques noires correspondant aux extrémités des doigts; puis, autour, une légère auréole blanche; ensuite, un cerne plus foncé; le médius présentait, en outre, au delà du cerne, quelques traînées blanchâtres, comme des radiations. Sur l'épreuve obtenue d'après la plaque dont la gélatine était en dessous (appelons-la nº 2), on remarquait d'abord des taches blanches homogènes, correspondant aux extrémités des doigts; ensuite, deux raies noires parallèles correspondant aux arêtes de la cuvette; l'une des arêtes était, en grande partie, masquée par une grande coulée noire; enfin le fond, au lieu d'être uni, ou d'offrir des teintes fondues, était comme craquelé.

Entre ces deux documents, je ne vois guère de commun que les parties blanches correspondant aux extrémités des doigts. Elles représentent donc, en la circonstance, un élément constant, qui est plus particulièrement à prendre en considération.

Examinons maintenant les différences. Pour le nº 1, dans le cas présent, et vu l'état de la plaque au sortir du bain, j'attribue les traces noires des doigts (noires sur l'épreuve) à une détérioration de la couche sensible, en partie par suite de la fusion de la gélatine sous les doigts mouillés où s'accumulait de la chaleur. La couche de gélatine y est réduite à presque rien. Ces altérations me rendraient suspectes les auréoles elles-mêmes, si je ne retrouvais des lueurs dans le nº 2. Quant à celles-ci, elles ne présentent pas de tache noire centrale, ce qui me paraît confirmer l'interprétation précédente, relativement aux marques noires du nº 1. Pour les arêtes, dans le cas présent, il n'y avait pas d'erreur possible. La gélatine n'était pas gonflée à ces endroits-là, en sortant du bain; la place était intacte comme avant l'immersion; la pression des doigts avait maintenu la surface sensible contre les parties saillantes et l'avait garantie contre l'action du liquide. S'il y avait eu impression, elle était restée comme non avenue: il n'y avait pas eu de développement.

Quand à la grande coulée noire, l'explication était également bien simple. La place aussi était intacte sur le cliché. J'avais disposé mes deux plaques

dans la cuvette avant de verser le révélateur; elles se touchaient par le bord, et à elles deux elles couvraient presque tout le fond de la cuvette; le liquide, en raison de la résistance de l'air, ne s'était qu'imparfaitement répandu sous les plaques. Cette grande coulée correspondait à une étendue de gélatine qui n'était pas mouillée; donc pas de développement.

Si je me suis arrêté sur ces détails, c'est pour donner un exemple des quelques accidents qui peuvent survenir quand on débute. Mais, quand on est un pen expérimenté, on sait facilement les prévenir, et il n'y a plus lieu d'en tenir compte, parmi les hypothèses, que pour noter qu'ils ont été évités.

Quant au craquelé, que l'on constate sur l'un des documents, et non sur l'autre, il tient évidemment à une particularité du rapport des doigts et de la gélatine, entre lesquels s'interpose la plaque de verre, support de l'émulsion sensible. Vu l'action prolongée des doigts sur le verre, peut-être faut-il l'attribuer à une inégale dilatation du verre et de gélatine. (Nous verrons pourtant, plus tard, que cette explication est insuffisante à elle seule, en dehors du degré tout à fait primaire).

Les diverses circonstances capables de dérouter la recherche dans les deux expériences précédentes (d'une part, pression des doigts sur la gélatine; d'autre part, interposition de la lame de verre solidaire de la couche sensible), me portèrent à chercher des conditions expérimentales moins défectueuses. En outre, j'étais préoccupé de l'hypothèse de la chaleur, et je cherchais à l'éliminer autant que possible, par un dispositif qui écartât les doigts de la gélatine ou du verre qui la porte. (Parmi toutes les suppositions qui furent émises contre la théorie des effluves, celle de la chaleur est la seule qui fasse front à une expérimentation sérieuse: l'explication par les « lignes modales » ne tient guère devant le retournement (gélatine en dessous) d'une plaque de 9 × 12 dans une cuvette de dimensions à peine plus grandes; de même, l'action supposée des matières organiques de la peau ne résiste pas quand on opère avec la plaque retournée.)

Voici donc ce que j'imaginai. Je dépouillai de sa gélatine une plaque mince 6 1/2 × 9; puis, ayant découpé 4 demi-rondelles dans un bouchon de liège, je pratiquai dans chacune d'elles une fente horizontale à 2mm de la base, et j'y insérai les angles de la lame de verre, devenue transparente, de façon à la munir de 4 pieds. Ensuite, je la disposai sur une plaque sensible 9 × 12, dont la gélatine était en dessus, et sur laquelle j'avais préalablement versé le révélateur. La pose fut de 15 minutes avec quatre doigts de la main droite ; et, malgré la double interposition du verre et du liquide, il se produisit une image assez nette, en regard des extrémités des doigts. Sur le positif, nous remarquons : partie blanche centrale, cerne noir, puis auréole. (Expérience du 11 août).

Toutefois, je n'étais pas satisfait de l'interposition de cette lame de verre, bien qu'elle fût indépendante de la couche sensible et ne donnât point de craquelé (ce qui, entre parenthèse, semblait confirmer l'hypothèse de l'inégale dilatation, relativement au dit craquelé). Je me préoccupai donc d'approcher mes doigts de la gélatine sans la toucher, et sans autre interposition que celle d'une mince couche de l'quide. Voici, à cet effet, le petit appareil que je fus amené à construire. Sur une planchette, de 5mm d'épaisseur et de la grandeur d'une plaque 9 × 12, je posai mes doigts à l'aise et je traçai avec un crayon le contour de leurs extrémités. D'après ces données, je découpai des trous, que j'évasai ensuite à la lime, pour pouvoir bien y appliquer la pulpe des doigts, de façon que ceux-ci fissent une légère saillie en dessous, tout en étant bien soutenus, les ongles butant contre le biseau antérieur. La figure 1, ci-contre, représente sommairement la face supérieure de ce petit appareil, auquel j'ai pris l'habitude de donner le nom de *palmette*, pour éviter les périphrases. La face inférieure fut munie, aux angles, de 4 pieds de 3mm d'épaisseur, afin d'empêcher le contact des doigts avec la surface sensible, et de laisser entre celle-ci et la planchette un espace pour le liquide révélateur. Les premiers résultats furent peu accentués, les trous se trouvant trop petits. Mais, quand toutes les conditions furent à point, comme grandeur de trous, comme force de révélateur, et comme temps de pose, j'obtins, en face des doigts, des graphies d'un type très accentué, et qu'on peut considérer comme constant dans sa disposition. Sur positif : centre blanc ; puis zone obsure ; puis orbe lumineux, généralement assez régulier, parfois projetant des radiations très particulières. Temps de pose : de 25 à 30 minutes, avec un révélateur mitigé. Depuis lors, le 6 octobre, opérant à côté du Ct Tégrad, j'ai eu un cliché très vigoureux, de même type fondamental, mais avec des radiations extrêmement prolongées, en 15 minutes (bain neuf pur) ; mais je me borne à mentionner le fait en passant, car il nous entraînerait dans des considérations que je ne puis aborder aujourd'hui, ne voulant pas m'écarter des limites de l'ordre primaire, que je me suis assignées pour cette fois. — Revenons à notre sujet. Mon premier cliché de palmette bien caractérisé est du 20 août. Celui dont l'épreuve est reproduite ci-dessous (fig. 2) est du 7 septembre ; on y rencontre les deux types, d'orbe régulier, et d'orbe avec projections. Nous essaierons tout à l'heure une interprétation de ces

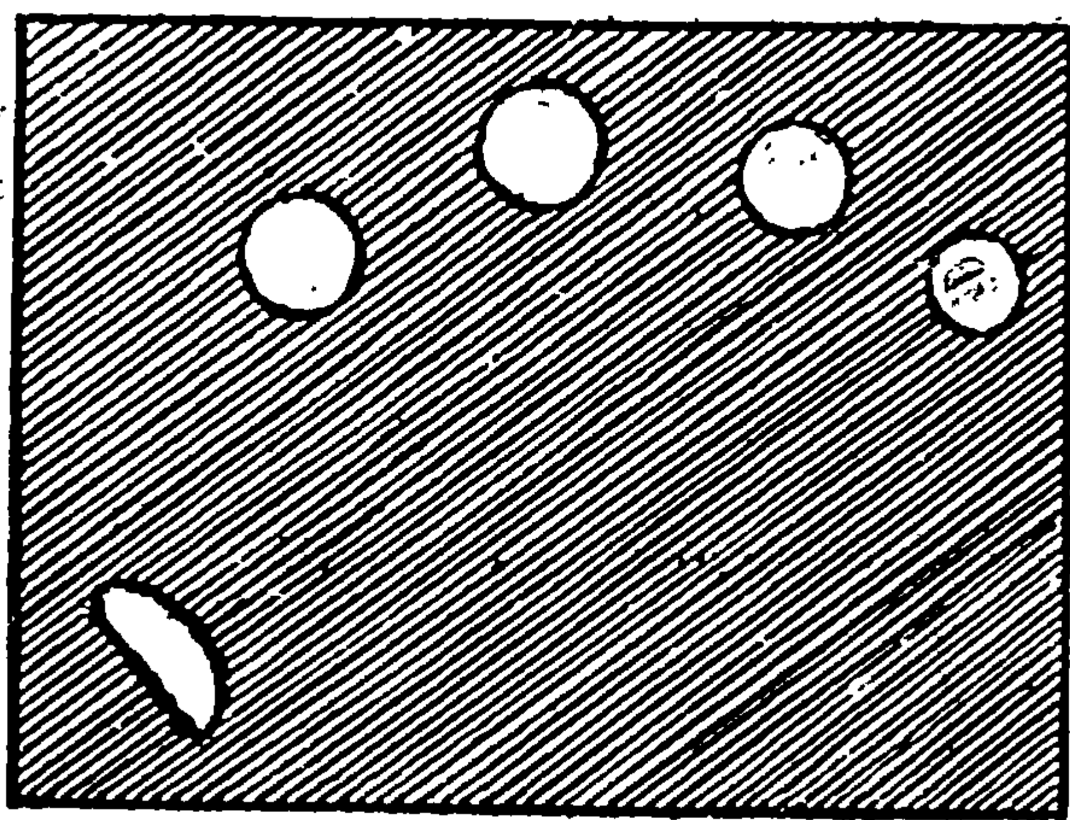


Fig. 1. — Palmette pour main droite
(Environ, 1/4 de grandeur au carré)

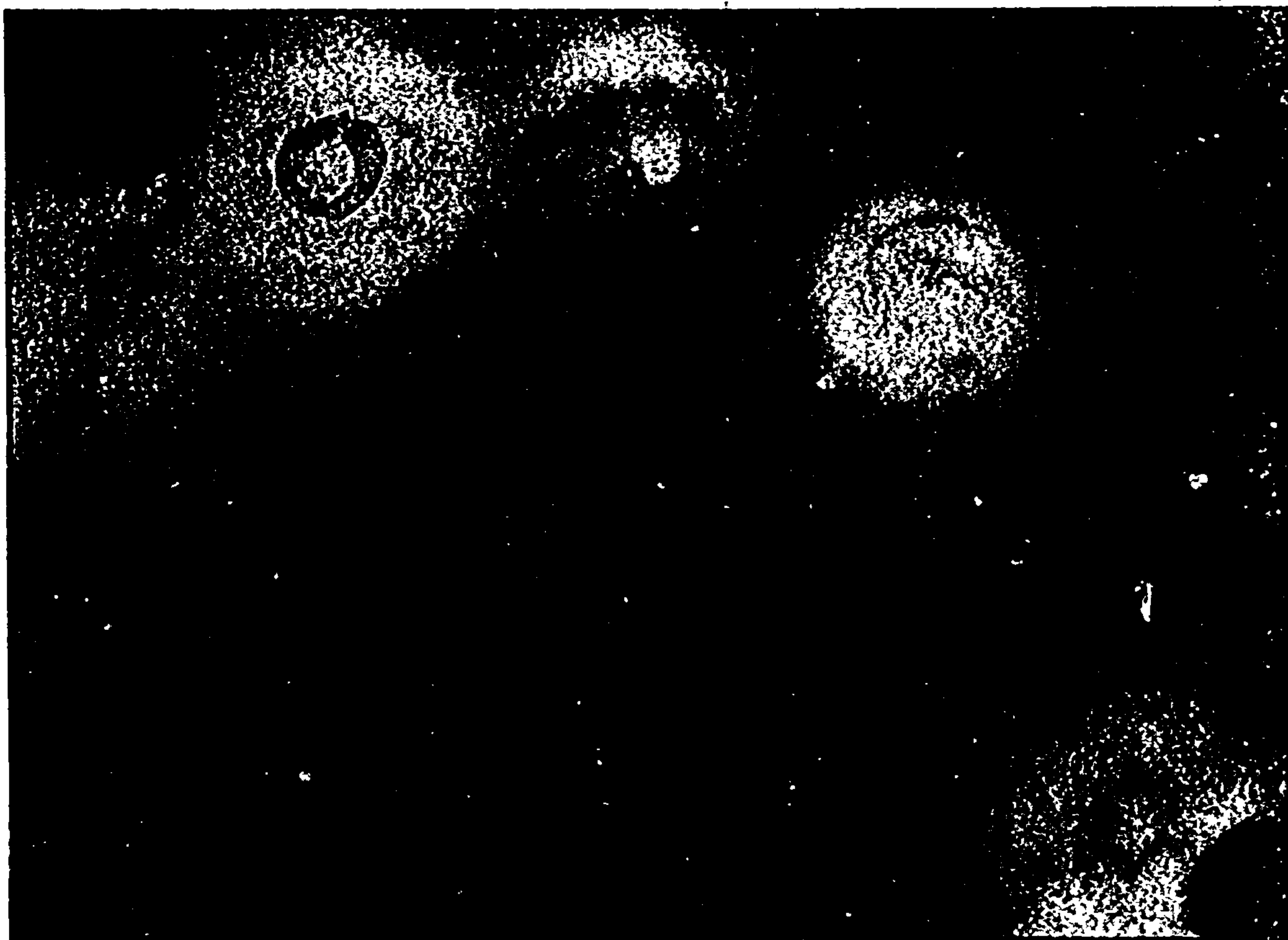


Fig. 2. — Avec la Palmette. — Main droite. (Image inversée par l'épreuve positive).
Les taches noires, en quart de cercle, dans les angles, correspondent aux pieds de l'appareil.

figures. Terminons d'abord, à grands traits, notre série expérimentale, qui a pour but, avant tout autre problème, de contrôler l'origine (spécialement digitale, ou non ?) des images en cause.

Mais, avant d'aller plus loin, il faut reconnaître carrément un fait : c'est qu'il est bien difficile d'éliminer complètement le calorique comme facteur de ces expériences. A un certain moment, j'ai cru pouvoir y réussir par un argument théorique. En effet si l'on jette les yeux sur le croquis ci-dessous (fig. 3), sommairement tracé d'apres les éléments essentiels d'un schéma de *L'Unité des forces physiques* de Secchi, on voit que la région des rayons calorifiques AC et la région des rayons chimiques G I n'ont qu'une partie commune, G C, laquelle fait partie également de la région lumineuse D F. Donc, théoriquement, des rayons calorifiques ne peuvent être chimiques, et par conséquent ne peuvent agir photographiquement qu'à la condition d'être en même temps des rayons lumineux, et même des rayons lumineux d'au-delà le point G. Or, comme nous opérons dans une presque obscurité, tout au plus à une faible lumière rouge, — comme, avec la palmette particulièrement, la plaque, entièrement recouverte,

est plongée dans l'ombre, il ne saurait être question des rayons lumineux de la région G C. Par conséquent les rayons chimiques qui agissent là ne peuvent avoir rien de commun avec des rayons calorifiques. Donc la chaleur n'a pas d'action sur les plaques.

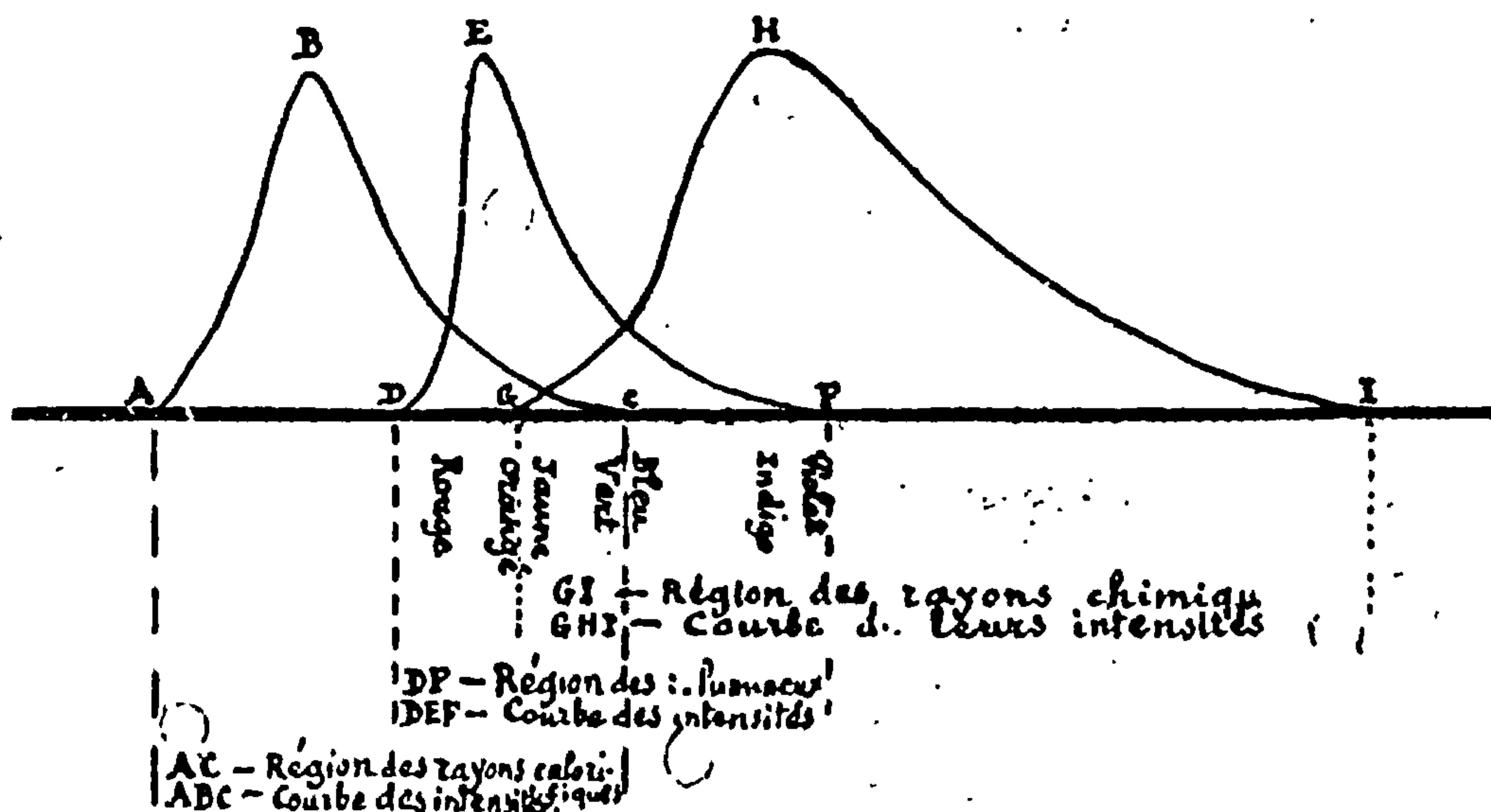


Fig. 3. — (Rétablir le mot « chimiques », tronqué par accident.)

Telle s'offre, déductivement, la théorie; et, de fait, elle semble vraie pour les plaques sèches. Seulement, comme la science expérimentale est surtout matière inductive, il se trouve que la théorie a tort dans le cas du procédé Gustave Lebon et que les faits alors ne se privent pas de l'infirmer. Ou bien, si la théorie n'a pas tort, c'est que nous sommes portés à mal l'interpréter. Toujours est-il que la chaleur, à un certain degré, réduit le bromure d'argent, quand celui-ci est plongé dans un bain d'hydroquinone. Je sais bien qu'on a relaté une expérience du Dr Luys avec un doigt de gant rempli de mercure, à la température du corps; mais cette expérience, dont on a fait valoir le résultat négatif, ne m'a pas convaincu, par la bonne raison que l'image ne vient pas immédiatement et que bientôt le calorique du mercure dut être dissipé, tandis que, sous le doigt humain, la chaleur afflue constamment. C'est pourquoi j'ai fait l'essai avec un petit flacon rempli d'eau portée à une température supérieure à celle du corps, afin que ce foyer de chaleur pût subir une certaine déperdition sans devenir trop froid. En opérant ainsi dans le bain révélateur, j'ai eu des traces plus ou moins noires sur le cliché, plus ou moins blanches sur l'épreuve; et il est à la portée de tout le monde de contrôler ce résultat (en posant le corps chaud. soit sur le côté gélatine, soit sur le côté verre).

Cela étant, une objection s'est présentée à mon esprit au sujet de mes expériences avec la palmette. Ne pourrait-on, à la rigueur, attribuer la graphie

obtenue à des maxima et des minima de chaleur (chaleur au centre, vu la proximité du bout du doigt; moindre chaleur autour, où se rencontre un vide, un fossé circulaire, entre le centre proéminent du doigt et le bord du trou; forte chaleur autour du trou, le bois accumulant la chaleur du doigt)? Ceci me donna l'idée d'un autre appareil, où l'on appuierait les doigts sur un grillage, la pulpe dans les espaces libres. Je me suis dit : Si l'expérience réussit avec le grillage, elle écartera l'hypothèse ci-dessus, en supprimant la zone supposée de condensation de la chaleur dans le bois; la substance du support sera réduite à une ténuité de surface qui la rendra presque négligeable à ce point de vue ; de plus, elle sera en métal, matière conductrice, donc non condensatrice, de la chaleur.

Comme réalisation : après avoir évidé une planchette de 6^{mm} d'épaisseur, et avoir ainsi pratiqué un vide qui serait rectangulaire s'il n'avait été ménagé des pans coupés pour appuyer sur les coins de la plaque, je clouai sur les bords de la face supérieure un grillage octogonal de fil de fer galvanisé ; les octogones sont d'environ 18^{mm} dans leur petite dimension (diamètre de la circonférence inscrite).

Première expérience avec cet appareil, le 13 Septembre : 25 minutes de pose; bain neuf légèrement additionné de bain vieux; tous les doigts de la main droite, moins le pouce. — Résultat: Même distribution des ombres et des lumières qu'avec la palmette; seulement, la zone lumineuse extérieure est plus large (ce qui s'explique si l'on se dit que la radiation s'étend plus librement, n'étant pas interceptée par le bois ; s'il ne s'agissait que de chaleur physique, pourrait-on comprendre la nette permanence de cette zone, malgré la dispersion probable de la simple chaleur dans le réseau métallique? Quoi qu'il en soit, chaleur physique ou facteur quelconque, le type de l'image dans les expériences avec la palmette ne dépendait pas de la constitution spéciale de cet appareil; ce qui était, pour le moment, le point à élucider). — Remarquer les ombres du grillage. La lanterne rouge, mèche très baissée, tournait le dos à la plaque. Il n'y avait donc dans le cabinet noir qu'une lueur rouge très faible, et extrêmement diffuse; la plaque, à l'abri de tout rayonnement direct, était presque dans l'ombre. D'ailleurs, celle-ci eût-elle pu être impressionnée tant soit peu du fait de la lanterne, elle eût enregistré, avant tout, l'ombre des doigts, et n'eût certainement pas donné l'ombre du grillage dans les parties où celui-ci était masqué par les doigts. Or, il n'y a pas d'ombre des doigts, et il y a l'ombre du grillage partout. Celle-ci ne provient donc pas de la lanterne, mais d'autre chose, et cet « autre chose » était tel que les doigts ne faisaient pas écran; donc, cet « autre chose » provenait des doigts eux-mêmes.

La place me manque pour parler des autres clichés obtenus avec le grillage; mais je constatai toujours le type déjà décrit : lumière centrale, cerne obscur, zone extérieure lumineuse (« luminoïde », si l'on préfère). — La figure 4 reproduit le document qui vient d'être décrit. Certains détails, comme l'ombre du

grillage et le cerne noir de l'annulaire, sont moins accentués sur la reproduction que sur l'original photographique.

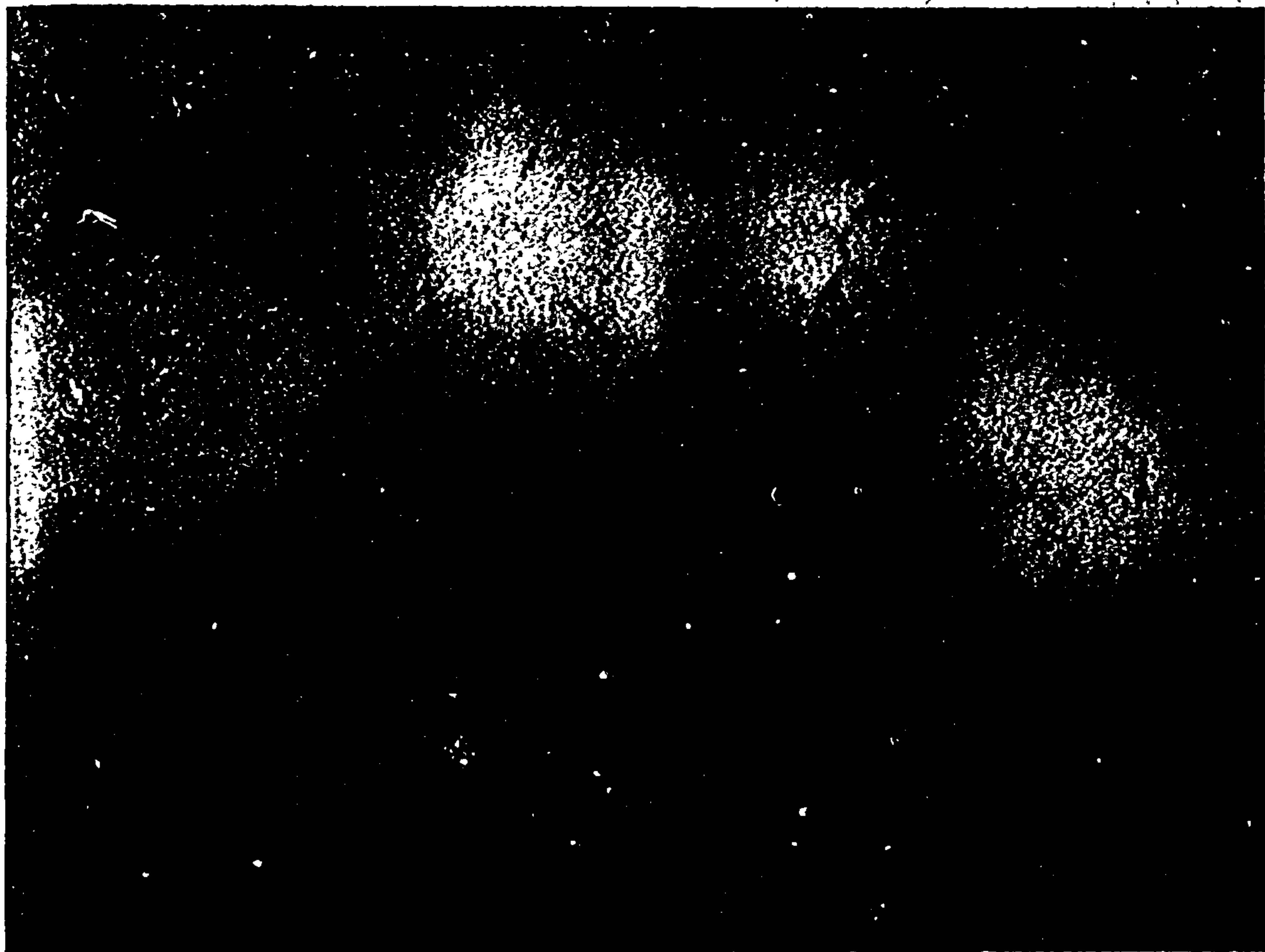


Fig. 4. — Avec le grillage. — (Image inversée par l'épreuve positive).

L'expérience avec le grillage, dans laquelle la qualité calori-conductrice des métaux constitue un élément, mais accessoire, m'a conduit à en instituer une autre en la basant surtout sur cette propriété. On connaît le principe de la lampe des mineurs : absorption de la chaleur par les toiles métalliques. C'est ce principe que j'ai essayé d'appliquer. Je dis « essayé », car je ne suis pas sûr que ma toile métallique fût assez fine et serrée pour une épreuve concluante. Je mentionne néanmoins ma tentative, parce que, de toute façon, elle offre une variante d'expérimentation, et qu'elle pourrait peut-être répondre à des objections qui m'échappent, si le lecteur en avait conçu au sujet du grillage.

Dans un cadre sommaire, formé de 4 petites bandes de bois (2 inférieures dans la grande dimension, et 2 supérieures dans la petite), j'ai inséré une toile de fil de fer galvanisé, qu'on aura définie en disant qu'elle offre 19 quadrillés par 3^{cm} courant, soit 361 quadrillés par carré de 3^{cm} de côté. — Sur cette toile, bien tendue, et séparée de la surface sensible par l'épaisseur des bandes inférieures (3^{mm} 1/2), je posai tous les doigts de la main droite, moins le petit doigt. Bain

m tigé; 35 minutes de pose; lanterne rouge retournée, mèche baissée. — Résultat: toujours la disposition typique des lumières et des ombres, mais un peu déformée; on dirait des fleurs.

Le document qui est reproduit ici (épreuve du cliché 52, obtenu de la même façon) est un peu ultérieur (25 Septembre). Tous les doigts de la main droite, moins le pouce. Bain mitigé; 35 minutes de pose; lanterne retournée, mèche baissée. — Résultat: toujours la disposition typique (V. fig. 5). Cette fois,



Fig. 5. – Avec la toile métallique. – (Image inversée par l'épreuve positive.)

l'aspect floriforme est presque nul.

De ces diverses expériences, il résulte que le type d'image constaté dans l'emploi de la palmette résiste aux différentes contre-épreuves, que ses éléments essentiels ne dépendent point de la constitution de l'appareil, que, par conséquent, ce sont bien les doigts eux-mêmes qui contiennent la cause dont les effets furent enregistrés par la plaque sensible.

Maintenant, quelle est cette cause? Comment se comporte-t-elle?

Sur le premier point, on ne peut faire encore que des conjectures. Sur le second point, les résultats — en raison de leur forme graphiée qui offre des caractères constants (en ce degré primaire) — permettent, sinon d'arriver du premier coup à une notion indiscutable, du moins de tenter une approximation théorique quelque peu étayée par la morphologie du phénomène.

Relativement au premier point, et sous bénéfice d'éclaircissements ultérieurs, voici ce que je suis tenté d'admettre. Les vibrations qui agissent dans les expériences en cause (et que, vu l'inconnu qui les enveloppe encore, nous pourrions appeler les vibrations *z*, la lettre *x* étant déjà prise en radiographie), ces vibrations, dis-je, il est très difficile de les dissocier d'avec les vibrations calorifiques. Pourtant, il n'est guère admissible que la simple chaleur physique puisse en rendre compte. La zone obscuroïde qui s'interpose entre le noyau luminoïde et l'auréole extérieure, luminoïde également, semble témoigner d'une sorte d'organisation; et, si chaleur il y a, cemme facteur d'action directe sur la plaque baignée, il ne saurait être question de simple chaleur physique, à caractère amorphe, mais d'une certaine modalité calorique, influencée harmoniquement par un agent organomorphe, d'ordre probablement plus aigu, lequel lui transmet une forme et l'organise elle-même. Ce serait alors une espèce de chaleur vitalisée qui serait graphiée sur la plaque. Si chaleur il y a, la chaleur (en tant qu'ordre vibratoirc catégorisé approximativement par les limites des 48e et 49e octaves de l'ordre vibratoire universel (1) — par rapport à la seconde comme unité de temps) doit opérer, dans ce cas, comme agent subalterne, — sous la résonnance harmonique de nombres vibratoires plus subtils, dont l'ordre et la nature restent à définir.

Mais quittons ce terrain, qui est un peu trop hypothétique, et tâchons de déterminer comment se comporte la cause, quelle qu'elle soit, qui produit les graphies en question. Lorsqu'on se reporte aux expériences relatées ci-dessus, et particulièrement à celles qui furent faites avec la palmette, la première hypothèse qui s'offre est celle-ci : « le centre de l'extrémité des doigts émet des vibrations, qui divergent en formant une sorte de tronc de cône, dont la section par la plaque enregistrante se manifeste sous la forme d'une surface circulaire (parfois elliptique); autour de ce centre, se trouve une couronne inerte qui n'émet rien, et dont la projection négative divergente laissera sur la plaque un cerne non impressionné (un cerne noir sur l'épreuve positive); au delà, l'émission recommence, d'une manière plus ou moins régulièrement circulaire, et se projette, en s'évasant, sur la plaque, qu'elle impressionne au delà du cerne non impressionné. » La figure 6 donne, en teintes positives, le schéma de cette hypothèse; la partie supérieure en représente la coupe longitudinale, et la partie inférieure la projection sur la plaque. (Comparer avec les épreuves reproduites, particulièrement avec l'empreinte de l'annulaire dans la fig. 3; c'est le 2e doigt sur la gauche de l'épreuve; ne pas oublier que la transposition positive donne la disposition symétrique et inverse de l'image obtenue gélatine en dessus. — Malheu-

(1) Soit, grosso modo, de 110 à 560 trillions de vibrations par seconde. Ce ne sont là que des chiffres approximatifs, mais qui procèdent de points de repère commodes (17e et 19e puissances de 2, en chiffres ronds de trillions) ; en réalité, ils sont tous deux un peu inférieurs aux chiffres déterminés par les physiciens. — J.-C. C.

reusement, le cerne noir de cet annulaire, très net sur l'original, est insuffisamment venu en reproduction).

Cette interprétation théorique, qui me semble la plus simple, satisfait au premier abord. Mais bientôt une difficulté surgit, si l'on examine successivement toutes les parties de l'image. Comment expliquer l'empreinte du pouce, qui, ainsi qu'on peut le voir, est triple comme les autres? Pourtant le pouce ne se présente pas de face à la plaque, quand la main se pose naturellement, comme c'est le cas, par exemple, avec la palmette (se reporter à la fig. 1). Avec la théorie ci-dessus, nous devrions avoir, du pouce, une lueur restreinte correspondant à un fraction de la zone extérieure d'émission ; rien de plus ; pas de cerne obscur, pas de lumière centrale, puisque les parties du pouce qui sont supposées produire ces effets ne se trouvent pas engagées dans l'ouverture par où il leur serait possible d'agir, mais sont au contraire disposées de côté, et, de plus, séparées de la surface sensible par la planchette opaque. Or la graphie du pouce nous offre, elle aussi, ces éléments au complet. — Force est donc de chercher une autre interprétation, puisqu'une théorie n'a de consistance suffisante que si elle peut s'appliquer à tout l'ensemble des faits observés.

Nous verrons tout à l'heure que le principe de la précédente hypothèse n'est peut-être pas absolument faux ; mais l'impérieuse nécessité de nous rendre compte de tout nous oblige à en trouver une autre qui réponde au desideratum ci-dessus exprimé. La seule autre hypothèse que j'aie pu trouver est celle-ci : « l'extrémité du doigt, agissant comme foyer vibratoire, détermine, autour de son centre fictif, une onde circulaire luminoïde, analogue de ce qui se produit autour d'un petit caillou venant frapper la surface d'une eau tranquille (voir : théorie de l'ondulation, dans les traités de physique) ; cette onde expansive s'arrête un instant suivant une mince zone contractile, obscuroïde en l'espèce présente ; puis elle reprend son expansion circulaire jusqu'à un nouvel arrêt, d'où elle ne pourra plus repartir, si sa force première d'expansion est épuisée. » — Pour parler plus exactement (car il s'agit ici de sphères, et non simplement de cercles) il y aurait donc autour du doigt une sphère luminoïde (interceptée pourtant dans la région de l'ongle, qui forme écran) ; puis une mince enveloppe sphérique obscuroïde ; puis une nouvelle et large enveloppe sphérique luminoïde. La section de ces trois sphères concentriques par la surface sensible (V. fig. 7) donne identiquement le même résultat que la section cônique dans la fig. 6. De plus, comme elle est concevable pour toute la périphérie de chacune des extrémités digitales, la présente hypothèse ne saurait se buter à l'exception du pouce, quelle que soit la position de celui-ci. — Noter que les sphères concentriques peuvent se déformer par allongement, et donner parfois des sections ovales ; ce qui semblerait indiquer que ces sortes d'ondulations comportent une certaine souplesse.

Quand je dis « ondulations », il ne faudrait pas s'égarer sur la signification

DOUBLE FIGURE COMPARATIVE

quant à l'explication des résultats par deux hypothèses rappelant analogiquement les théories de l'émission et de l'ondulation.

Les deux hypothèses (sauf pour le pouce) sont explicatives d'un résultat identique, comme on peut le voir dans la partie inférieure de chacune des deux figures composantes.

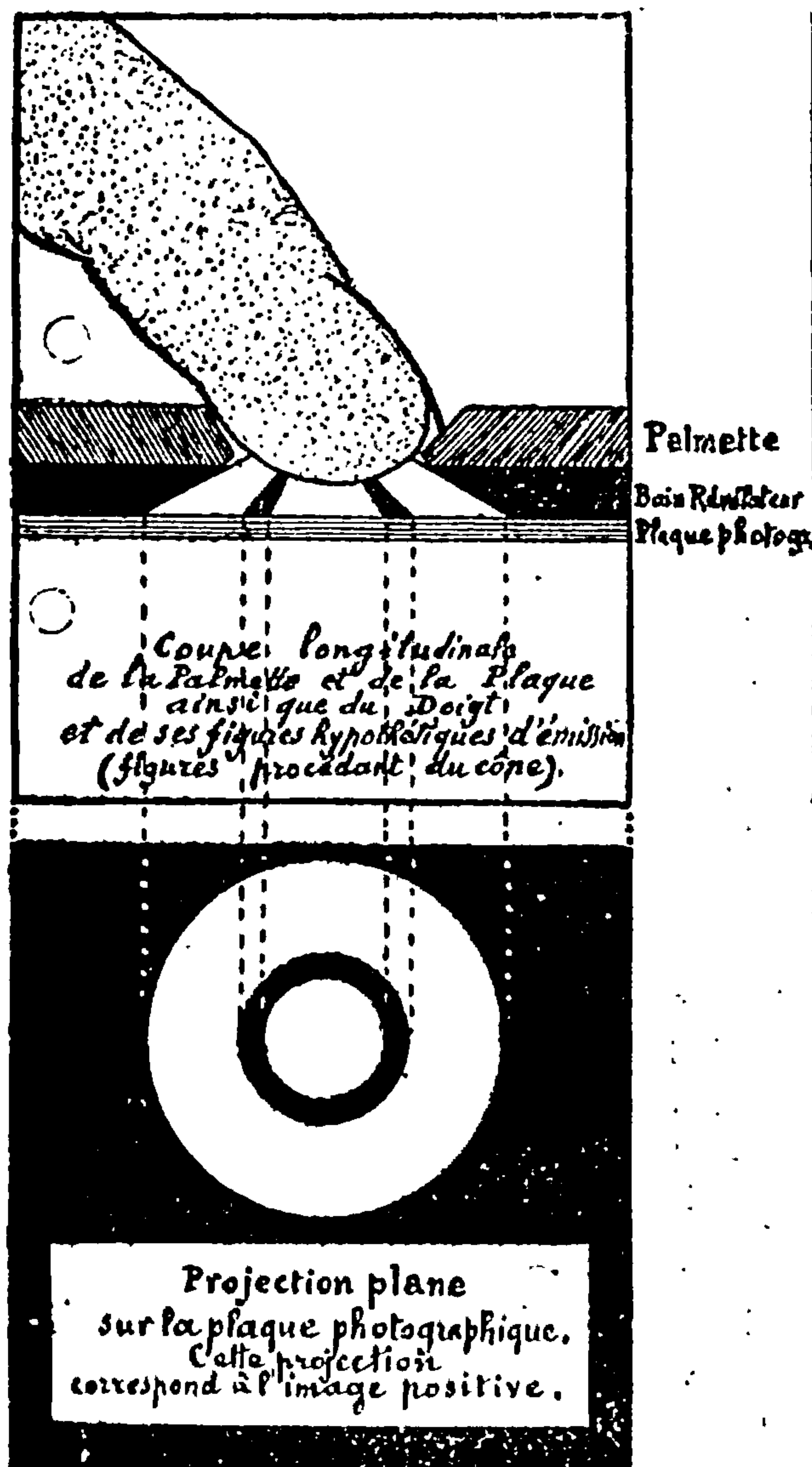


Fig. 6.
Hypothèse analogue de la théorie de l'émission

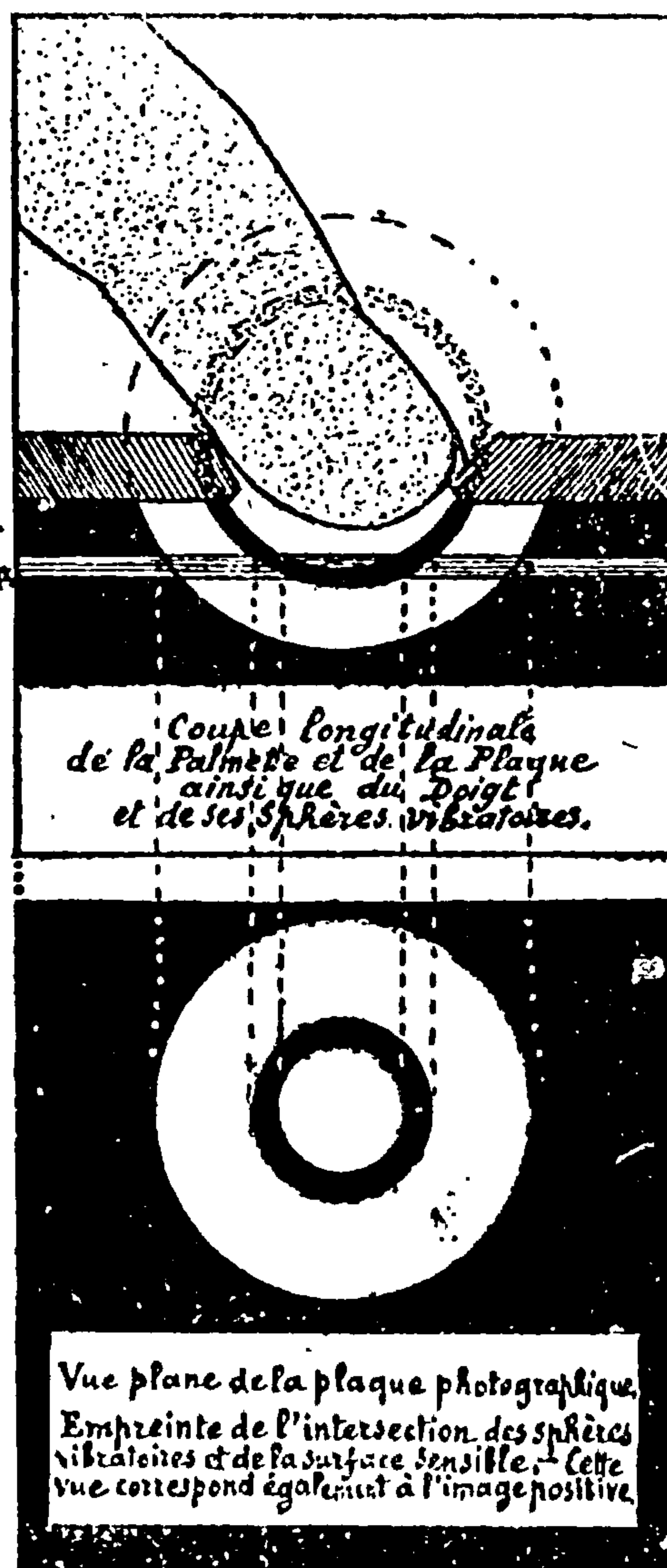


Fig. 7.
Hypothèse analogue de la théorie de l'ondulation

du terme. Certes, celui-ci me semble juste, puisque, de même que pour les ondes sonores et pour les ondes lumineuses (théorie de Huyghens), il repose sur l'analogie avec les ondes liquides mises en mouvement circulaire par le choc central d'un corps; mais il faut bien spécifier que ces ondulations, appréciables à l'œil, n'ont rien de commun (sinon par analogie ou par rapport de macrocosme à microcosme) avec les ondulations élémentaires des régions de la chaleur, de la lumière et des actions chimiques, lesquelles se mesurent par millioniêmes de millimètre. Toutefois, ce que je crois permis de dire sans trop de fantaisie, c'est que les images en question n'en donnent pas moins, par leur aspect, le type probable du mouvement vibratoire dans ce phénomène; c'est, donc, que celui-ci est vraisemblablement tributaire de la théorie de l'ondulation dans ses mouvements les plus infinitésimaux; c'est, d'autre part, que la forme graphiée, appréciable à l'œil, reproduit sans doute, en plus grand, le type ondulatoire infinitésimal, — ce qui d'ailleurs suppose un agent transpositeur, une cause organisatrice, comme il a été dit plus haut. (S'il n'y avait ici d'autre agent que la simple chaleur physique, celle-ci ne relèverait que des ondulations infinitésimales, dont les effets graphiques ne pourraient que se confondre pour l'œil en une résultante uniforme; nous n'aurions qu'une simple tache luminoïde).

Maintenant, le type ondulatoire rend-il compte de tout ce que nous observons? Eh bien, non: lui non plus ne saurait donner une satisfaction complète devant l'ensemble des documents en question. Il suffit de se reporter à la figure 2 pour s'en convaincre. Si la graphie de l'annulaire et celle du pouce (jusqu'à un certain point) peuvent se contenter de la théorie ondulatoire (transposée comme il vient d'être dit), il n'en est pas de même des autres doigts. L'index et le petit doigt semblent témoigner d'un véritable bombardement (cette particularité est bien plns accentuée sur l'original). Sur l'image correspondant à l'index, il y a la trace très nette d'un faisceau oblique, dont la plus grande intensité a été projetée jusqu'en dehors de la zone luminoïde externe. Ici, le mouvement sphérique ne suffit plus à l'explication de l'image entière: il n'y a plus seulement ondulation; il y a aussi émission. Dans les fig. 4 et 5, il en est de même; l'orbe lumineux externe n'est pas complètement régulier, il s'étend plus ou moins en prolongements de radiation.

Dans la recherche théorique qui nous sollicite pour interpréter les graphies de vibrations digitales, l'émission et l'ondulation semblent donc se compléter: Huyghens n'élimine plus Newton. On verra aussi que, à mesure que les résultats tendent à sortir du 1er degré, l'émission tend à l'emporter de plus en plus sur l'ondulation. Mais n'anticipons pas. J'espérais pouvoir aborder encore quelques développements; je vois qu'ils me conduiraient trop loin, car cet article est déjà bien long. Je reprendrai le sujet dans une prochaine étude.

J.-Camille Chaigneau,

Au dernier moment, j'ai connaissance d'un article de M. Adrien Guébhard dans *la Revue scientifique* du 13 Novembre. Je me propose d'examiner ses hypothèses avec attention.

J.-C. C.

UNE TRANSITION

CONTE SPIRITUALISTE

Tous les récits de l'entrevue de don Juan et du Commandeur sont inexacts et les paroles puériles que leur prêtent les divers auteurs ne furent point prononcées. Le véritable dialogue exprima des choses profondes et singulières, que j'ai peut-être le devoir de faire connaître.

Il est bien vrai que la statue invita don Juan à souper et qu'il accepta. Alors l'homme de pierre admira la vaillance de l'homme de chair. Et celui-ci, avec un sourire plus triste que hautain :

— Je n'ai nul besoin de courage. Je suis celui pour qui le danger n'existe pas.

Le Commandeur interrogea, ironique :

— Te croirais-tu donc immortel ?

Non, répondit le Séducteur. Et cependant, je ne puis mourir. Parce que je ne suis pas un vivant.

La statue fit, d'étonnement, un pas en arrière. Et elle s'exclama :

— Comment ! Tu sais cela, déjà !

— Oui, j'ai compris hier, en me promenant dans la forêt.

Mais le Commandeur objecta :

— Qu'est-ce que tu as compris ? Les mots sont caprices et vanités. Chacun d'eux a des significations nombreuses et, dans la plupart de ses significations, est très pauvre de sens. Peut-être que tu ne sais rien et que tu n'as rien dit.

Don Juan affirma, très net.

— Je me connais et je me suis dit.

Et il expliqua :

— Tout vivant est éternel. Il est un poème infini, dont chacune de ses existences successives dit une phrase. *Une* phrase, entends-tu ? Un seul verbe et une seule musique, la fleur étonnante et unique d'un sentiment nouveau sur la tige d'une pensée nouvelle. Moi, cette fois-ci, j'ai été une misérable et pénible transition, créatrice d'unité, mais elle-même sans unité et sans personnalité, — dispersée par son effort pour embrasser trop de passé et trop d'avenir. Je ne suis pas du présent.

Il songea encore, parleur lent:

— Tous les hommes, en passant devant certains lieux inconnus à leur mémoire actuelle, ont un vague désir de s'y installer, rêvent de vivre et de mourir dans ce cadre qui leur parait souriant. Talonnés par leur destinée de cette fois, par la nécessité d'accomplir toute la besogne de la journée, ils passent. Ce besoin faux et auquel ils ne peuvent céder est la réminiscence d'un ancien séjour ou parfois, si j'ose dire, l'aveugle prévision d'une vie future. Moi qui n'avais rien à faire, moi qui n'étais pas un être et un acte déterminés, je me suis arrêté partout, j'ai transformé en réalités tous mes vagues désirs indifférents et je me suis donné toutes les déceptions. Je bâille, à la fin d'un jour inoccupé, où je me suis étendu, ennuyé, sur tous les gazons qui me firent signe.

Il ajouta, plus amer:

— L'expression la plus noble de l'unité, c'est l'amour unique et véritable. Certes, le plus fidèle s'abandonne à d'autres désirs et même à d'autres possessions, qui sont de beaux souvenirs ou d'adorables pressentiments. Chaque phrase du poème est éclairée du reflet de toutes les phrases précédentes, frémissante de l'approche des phrases qui suivront. Moi, hélas! je ne suis pas une idée nouvelle, un amour nouveau, un accroissement. Je n'ai aimé personne. Je n'ai ajouté nulle richesse à mon trésor; j'ai seulement fait l'inventaire de mes biens. Mes lèvres, en baisers hâtifs, ont goûté aux amours de mes existences antérieures, aux amours de mes prochaines existences. Il me tarde d'échapper à cette transition encombrée et pénible, de me reposer à la beauté longuement sentie d'une idée vraiment pensée, d'un amour vraiment éprouvé. Par pitié, aide ma dispersion à mourir. Tue la mort que je suis, pour qu'après les nécessaires épreuves, je puisse atteindre de nouveau l'unité de la vie.

La tête lourdement basse, il interrogea:

— La bien-aimée de ma vie actuelle n'est-elle point venue sur cette terre? ou n'ai-je point su la reconnaitre? Parle, toi qui dois savoir mieux que moi.

Le Commandeur ne dit pas un mot. Et, comme don Juan répétait sa question, cruel, il fit entendre un ricanement. Mais don Juan releva le front, et en un sourire résigné :

— Ce n'est point cela. Les destinées ne se trompent point et, sans doute, le résumé était nécessaire à l'ordonnance belle de l'ensemble. Mais je vous remercie, Seigneur, de ce qu'elle soit enfin terminée, cette transition fatigante et ennuyeuse.

Et, sans que la terre s'entr'ouvrît, sans que le tonnerre grondât, sans que la statue fît un geste, don Juan tomba, apparence tuée par la trop exacte conscience de son néant.

Henri Ner.

Nous remercions cordialement tous nos confrères qui ont consacré des paroles de sympathie à notre cher et regretté Marius George. Profondément touchés de ces témoignages, nous en eussions certes publié la reproduction, si la place ne nous était si mesurée et si nous n'avions déjà dû ajourner plusieurs articles que nous aurions voulu pouvoir insérer dans ce numéro.

C'est ainsi que nous sommes obligés de remettre à la prochaine fois l'article de M. Dismier : Ordre vital universel, *où l'auteur reprend la théorie de Marius George sur « Les Mondes grandissants ».*

Nous sommes obligés également d'ajourner au n° 10 un article de M. Albert Perrin : Marius George et le Socialisme.

De même, une poésie: Fleurs d'anniversaire (Pour Marie aux Chrysanthèmes), *par J.-Camille Chaigneau.*

De M. Dismier, nous pouvons annoncer encore un article intitulé: Le Psychisme social, *que nous publierons prochainement.*

LIVRES ET REVUES

Commençons par les notes qui durent être interrompues, la dernière fois, faute de place.

Ouvrages reçus et qui n'avaient pu être mentionnés : *L'Assurance maternelle*, par Louis Franck, Dr Keiffer et Louis Maingie (à Bruxelles, librairie Henri Lamertin. 20, rue du Marché-au-Bois, et à Paris, librairie G. Carré et N. Naud, 3, rue Racine).— *De la transformation des armées destructives en armées productives*, Rapport et mémoire de Raoul de la Grasserie au VIIIe Congrès universel de la Paix (Giard et Brière, éditeurs, 16, rue Soufflot). — *La Historia de la tierra y el Progresso*, texte espagnol traduit de Camille Flammarion (Biblioteca de « La Irradiacion », Barrio de Dôna Carlota, Madrid). — *Statuto del Sodalizio Spiritico napoletano* (via Firenze, 11, Napoli).

Voici, d'autre part, les périodiques que nous avions reçus comme nouveaux échanges, et dont nous espérions du moins pouvoir faire mention : *Superscienza*, importante revue philosophique des hautes études (Via nuova, 14, Piacenza, Italie); — *Revista Spirita do Brazil* (Rua Silva Jardim, N. 9, Rio-de-Janeiro); — *Novy Kult* (45, Olsany-Prague, Bohême); — *Sozialistische Monatshefte* (Marien-Strasse, 27, Berlin N W); — *A Arte* (S. Laulo, Brésil); — *Le Combat*, organe international (rue Logothète, Athènes); — *La Feuille*, de Zo d'Axa (25, rue de Navarin, Paris); — *Le Désarmement général*, organe de la Ligue internationale des Femmes pour le Désarmement général (33, rue Bonaparte); — *Le Défenseur de l'Industrie et du Commerce* (4, rue Coëtlogon); — *Le Syndicat agricole* (Margny-Compiègne); — *La Renaissance morale* (15, avenue de Versailles, Choisy-le-Roi); — *Bulletin mensuel de la Société Néosophique*, sous la direction de Mme C. Renooz (9, rue de la Tour, Passy-Paris).

Depuis le mois dernier, — nous avons à remercier Mme de Saint-Remy pour le premier numéro de sa nouvelle publication *l'Antechrist*, journal mensuel (Toulon, route de la Valette). — Nous avons reçu les ouvrages suivants, dont nous remercions leurs auteurs : *Sciences occultes et*

physiologie psychique, par le Dr Edmond Dupouy (Société d'études scientifiques, 4, rue Antoine-Dubois). — *Les Renaissances de l'âme*, par L. d'Ervieux (Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie). — *La Longévité et la Médecine dosimétrique*, par le Dr L.-Th. Chazarain (Institut dosimétrique du Dr Burggraeve, 21, place des Vosges). — *Ange d'amour*, par Cécile Cassot, avec couverture illustrée de Léopold Braun (Librairie mondaine, 9, rue de Verneuil). — *La Femme inquiète*, par Jules Bois, avec frontispice de Valère Bernard (Paul Ollendorff, éditeur, 28 bis, rue de Richelieu). — *Haine charnelle*, par Claire Vautier (Ernest Flammarion, éditeur, 26, rue Racine). — *Notes sur la Question d'Orient*, par O. de Bezobrazow (Athènes, imprimerie de S. Koussoulinos, place Sts Theodores). — *Katalog von Franz Teubner's Antiquariat* (Düsseldorf, Florastrasse, 75).

On nous signale, au dernier moment, une série de M. Henri Ner dans *la Plume:* « Le Massacre des Amazones ». Comme nous n'avons pu encore en prendre connaissance, notre distingué confrère voudra bien nous permettre une provisoire réserve, non certes sur la forme littéraire, mais sur la question de fond, car le titre sent la polémique. — Puisque nous parlons de M. Henri Ner, nous le remercions de nous avoir offert la primeur de son remarquable conte *Une Transition*, qui éclaire d'un profond jour immortaliste la figure populaire, et plus énigmatique encore jusqu'ici, de don Juan. Il nous a semblé y voir la contre-partie, et pour ainsi dire le complément de cet autre don Juan transcendantal esquissé, en passant, par Musset, dans le jaillissement des strophes de *Namouna*.

La Coopération des Idées publie toujours de très intéressantes réponses à sa question: *Quel sera l'idéal de demain?* Nous avons remarqué, entre autres, la réponse de M. J. Demangeot, qui partage les idées de philosophie générale soutenues ici par M. Dismier.

Dans *Nova Lux*, de Rome, nous signalerons une importante étude de M. Fulgenzio Bruni, dont voici le titre en français: « Synthèse philosophique de l'occultisme devant la science positive ».

Revue scque et mle du Spiritisme (Octobre): Caractère positif de la Doctrine spirite (Gabriel Delanne); — Jeanne d'Arc et l'Eglise (Becker); — Nombreux articles, signés T. Tonoeph, Louis Fresne, Marius Decrespe, Léon Denis, etc. Nous y avons lu avec une vive émotion l'éloquent discours de M. Alexandre Delanne sur la tombe de Marius George.

Lotus Bleu (dernier numéro): Le Dévachan (Leadbeater); — Quelques réflexions sur les principes de la philosophie chinoise (Anikêta); — Vouloir (E. Syffert); — Explication des phénomènes hypnotiques et magnétiques (Dr Th. Pascal); — Variétés occultes (H. S. Olcott); — Echos du monde théosophique (D. A. C.); etc.

Dans *la Revue spirite* (au cours de numéros que nous n'avons pu encore mentionner): notes sur les expériences de MM. Luys et David, ainsi que sur les « iconographies » de M. le Dr Baraduc.

L'Initiation a publié, en Octobre, un numéro exceptionnel, consacré à la Tradition orientale et particulièrement au Brahmanisme.

(A suivre).

Le Gérant, J.-Camille CHAIGNEAU, 20, av. Trudaine.

Troyes. — Imp. E. CAFFÉ